

Quatre auteurs italiens en pleine pandémie de Covid-19

Ils écrivent depuis leur « confinamento »

La romancière **Caterina Bonvicini** raconte sa vie d'avant, quand elle sauvait des migrants

“ JE SUIS À MILAN, confinée chez moi avec mon mari depuis le 22 février. Heureusement, nous nous aimons beaucoup. Le

monde – comme le reste de l'Italie, de Rome jusqu'au Sud – nous prenait pour des paranoïaques. Nous nous posions seulement un tas de questions. En des temps non suspects, nous avons annulé tous nos engagements et ne sommes plus sortis de chez nous – et cela avant le moindre décret.

Maintenant la vie est dure, ici : le virus progresse, il n'y a plus de places en soins intensifs et mon mari a 72 ans. Pourtant nous n'avons pas regretté ce choix. Dès le début, nous avons clairement compris le problème. Il suffisait d'écouter les virologues.

Ma vie d'avant était très différente. Différente aussi de celle de nombreux écrivains, je crois. Je m'embarquais sur les bateaux humanitaires, en Méditerranée. D'abord sur le *Mare-Jonio*, puis sur d'autres. Quand la situation a explosé, je débarquais à peine de l'*Ocean-Viking* de Médecins sans frontières et SOS Méditerranée, et je devais repartir début mars avec *Sea-Watch*.

C'était une très belle expérience d'être confinée pendant un mois sur un bateau pour sauver des personnes qui étaient confinées dans les prisons libyennes, puis sur un canot pneumatique en panne au milieu de la mer. On ne pense jamais à quel point les autres peuvent être confinés. C'était une merveilleuse résistance active. Celle-ci, au contraire, est une terrible résistance passive. Je peux sauver quelqu'un seulement si je ne fais pas les choses. C'est plus difficile, c'est un redoutable exercice d'équilibre et de sens du devoir.

Pour ne pas fondre en larmes un jour sur deux, à chaque lecture du bulletin de la protection civile, nous ne pouvons que nous inventer des moments de joie. Nous faisons du sport sur le palier où nous avons installé un tapis de course. Tous les jours, à 18 heures, nous chantons sur le balcon avec les voisins qui ouvrent aussi leurs fenêtres. Nous organisons des apéritifs en vidéo. Et, depuis quelques jours – dernière trouvaille –, mon mari et moi dansons chaque soir sur une chanson différente. Pour le reste, les journées passent à toute allure. Entre le ménage, la machine à laver et le lave-vaisselle, la cui-

sine, en pensant à ce dont j'aurai besoin dans deux semaines parce que désormais les supermarchés livrent avec quinze jours de retard.

Beaucoup d'amis, ces jours-ci, me demandent : « Tu étais sur un bateau humanitaire et tu as peur du coronavirus ? » Oui, j'ai peur. Une peur jamais éprouvée en Méditerranée. Même la nuit, sur le canot de sauvetage, par grosse mer. Même quand les gens pris de panique sautaient sur notre bateau, risquant de tous nous mettre à l'eau, en janvier, quand on est très vite en hypothermie. Parfois j'ai eu peur pour eux, oui. Mais jamais pour mon mari, ma mère, mon père, ma grand-mère. Cette peur-là, ce sont eux qui l'éprouvent. Eux qui, traversée après traversée, ont vu mourir en mer des parents, des enfants, des frères.

Cela ne m'a pas suffi d'aller trois fois au milieu de la Méditerranée. Je peux seulement me poser des questions différentes, en reliant une tragédie à l'autre, ou sans les relier du tout. La Méditerranée m'a appris qu'il faut toujours envisager tous les scénarios. Pour ne pas être pris au dépourvu dans une situation extrême, c'est-à-dire devant l'alternative brutale vie/mort. J'ai appliqué cette leçon au Covid-19.

Quand tout a explosé en Italie, mon mari et moi étions à Milan. Nous pouvions partir. Mais nous avons préféré rester. Les migrants ne choisissent rien, ils n'ont pas cette chance. Le pistolet sur la tempe, ils partent. Je me rappelle deux jeunes Africains qui me racontaient sur l'*Ocean-Viking* : « Les Libyens nous avaient dit que nous partirions sur un yacht. Quand nous avons vu ce rafiote de 6 mètres, nous nous sommes mises à pleurer. »

La grande différence, c'est que nous sommes face à des choix que nous pouvons faire. Je ne sais pas si j'ai fait le bon choix, pour protéger mon mari. Je ne sais pas. Je sais simplement que nous l'avons fait avant toute obligation, lorsqu'on pouvait encore choisir. C'est bien de choisir, non ? Maintenant que les frontières se ferment, nous avons peut-être une grande occasion de réfléchir. Maintenant que nous sommes tous sur un canot en panne ou sur un rafiote prêt à chavirer. De réfléchir ensemble, allez.

Traduit de l'italien par Lise Caillat

Dernier livre paru : « *Le pays que j'aime* », Gallimard, 2018.

Et pourtant, c'est le printemps, constate l'auteure et traductrice

Ginevra Bompiani

“ VIVRE AU TEMPS DE LA NOUVELLE PESTE revêt deux aspects : l'un assez doux et

l'autre très brutal. Le silence est tombé autour de nous, on entend les oiseaux, tout le monde conseille des lectures, des séries télé, chante à la fenêtre... On réfléchit (à un seul sujet), on donne des conseils (sur un seul sujet), on renseigne et on se renseigne (toujours sur le même et unique sujet).

Mais quand on se croise dans la rue, rares sont les sourires, les regards sont plutôt hostiles et méfiants. Le monde matériel semble avoir été englouti en une seule bouchée, et les premiers à tomber pêle-mêle dans ce monstrueux « gosier » sont les vieillards (qui ne seront pas soignés, mourront tout seuls et finiront on ne sait où), ceux que l'on appelle ici les sans-toit (*senzateito*), c'est-à-dire les sans-abri, les migrants et les pauvres, bientôt réduits à la faim.

La culture fleurit pendant que la civilisation s'effondre... Est-ce cela, le virtuel ?

Dernier livre paru : « *Pomme Z* », Liana Levi, 2017.

PAGE COORDONNÉE PAR FLORENCE NOUVILLE

Retrouvez les témoignages de nombreux autres auteurs, éditeurs, agents littéraires et libraires italiens sur le Monde.fr/livres

L'écrivaine **Cristina Comencini** entend le silence des villes

“ ICI, EN ITALIE, nous sommes au huitième jour de

confinement, avec une semaine d'avance sur vous. Je ne peux recueillir que des informations partielles sur les gens à l'isolement. Je crois qu'on réussit à y survivre, y compris chez les jeunes. Avant que le virus ne dépeuple les places et les rues de Rome, une de mes amies m'avait confié qu'elle envisageait de se séparer de son mari, qu'elle n'en pouvait plus. La sachant enfermée chez elle, j'imaginai le pire. Nous nous sommes parlé sur Skype, elle avait le visage lisse et reposé. « Comment ça va ? » lui ai-je demandé. « Eh bien, je dois dire que, pour l'instant, ça va. Nous travaillons à tour de rôle, les enfants font leurs devoirs sur leur ordinateur, j'ai l'impression de vivre un cessez-le-feu. » Un cessez-le-feu, une trêve. C'était donc la guerre entre eux, leur guerre, mais peut-être aussi y avait-il partout un conflit plus répandu, que nous n'avions pas remarqué. Les rues de Rome sont incroyablement désertes, comme le de-

viennent celles de Paris et de New York. Elles rappellent les photos de Gabriele Basilico, qui a saisi toutes les métropoles du monde dépeuplées, vidées. Pourquoi l'a-t-il fait ? Et pourquoi ses images nous semblent-elles aussi poétiques et vivantes ? Il n'y a rien de tel que les villes pour montrer l'œuvre des êtres humains : symétries, espaces, hauteurs, pleins et vides. Mais on ne peut pleinement comprendre la beauté de ce que nous avons construit que si on le vide de nous. Ces villes deviennent alors des traces de notre vie, de notre travail. Et, tout à coup, on en prend conscience, on en sent la merveille. Elles révèlent l'invisible. Même si Milan, la ville déserte et silencieuse, est parcourue d'ambulances qui vont et reviennent du front. Tous les soirs, à six heures, les gens sur leurs balcons applaudissent les infirmiers, les médecins – un système de santé, public et gratuit, qui fait la grandeur de nos deux pays.

Le dernier roman de Cristina Comencini, « *Quatre amours* », est paru le 18 mars (« *Da Soli* », traduit de l'italien par Dominique Vittoz, Stock, « *La Cosmopolite* », 220 p., 20 €).

De son isolement à Venise, l'historien **Riccardo Calimani**, spécialiste du judaïsme en Italie, revient sur les épidémies des siècles passés et la peur qui ressurgit aujourd'hui

“ VENISE, DE MES FENÊTRES, est entièrement déserte ; les rues, les places sont vides. Pas une barque à moteur pour faire bouger l'eau du Grand Canal, pas

une clameur de gondolier. Pas même la rumeur habituelle des passants. Pas une voix humaine. Aujourd'hui, le ciel azur, limpide comme rarement, et le soleil de printemps contrastent avec les pensées plutôt sombres des Vénitiens claquemurés chez eux. Parmi les rares commerces, les marchands de tabac sont encore ouverts, même si on y lit que « *le tabac nuit gravement à la santé* ».

Beaucoup de mes amis ne supportent pas cet isolement forcé. Et continuent à s'étonner que la condition humaine soit si fragile et exposée aux caprices des vents et de la fortune. Les moments de crise transforment notre vision du monde et notre quotidien, et font ressortir avec force un sentiment ancien, la peur, qui accroît l'incertitude, et suscite une inquiétude impossible à dissi-

per. Durant les siècles précédents, les épidémies étaient une funeste habitude. A la moitié du XIV^e siècle, une tragique épidémie de peste bouleversa l'Europe. Mes ancêtres, qui vivaient dans la vallée du Rhin, furent chassés et accusés d'avoir propagé la maladie toxique. Pour cela les Kalonimos qui, de Lucca en Italie, avaient suivi Charlemagne à Mayence et à Spire, trouvèrent refuge en Italie du Nord puis, au début du XVI^e siècle, à Venise. Le premier ghetto du monde n'existait pas encore. Il fut établi en 1516.

Les conditions d'hygiène des siècles précédents n'étaient en rien comparables à celles d'aujourd'hui. Une terrible épidémie de peste frappa la Serenissima Repubblica en 1631 et les conséquences furent tragiques. Les habitants juifs du ghetto subirent proportionnellement beaucoup moins de décès que le reste de la ville : non seulement parce que les règles d'hygiène étaient strictement respectées selon la tradition juive, mais aussi parce que les médecins juifs, habitués à être nomades, avaient une grande compétence internationale et, à la différence de leurs collègues chrétiens, soignaient le corps et non

pas l'âme. Ce n'est pas un hasard si les papes à Rome avaient presque toujours des médecins juifs à leur service. La peste de 1631 ne frappa pas seulement Venise, mais l'Europe entière, avec des conséquences désastreuses pour la population qui fut décimée.

Ce qui se passe en ce moment est très différent. Cette pandémie met surtout en lumière que tous les politiciens, tous, gouvernement en oubliant la vision à long terme car la politique est l'art de la contingence à court terme. Elle met en évidence que les anciennes peurs et la fragilité humaine resurgissent quand on s'y attend le moins et engendrent des sentiments de grande souffrance. Serait-ce l'occasion d'en tirer des leçons pour l'avenir ? Je ne pense pas. La mémoire est une plante difficile à cultiver et la vitesse des nouvelles technologies rend tout terriblement éphémère et mouvant.

Un antidote ? Lire, penser, réfléchir : cela combat la peur et redonne de l'espoir.

Traduit de l'italien par Elisabetta Orsoni

Dernier livre paru en français : « *Pas facile d'être juif !* », Yago, 2009.

ALBERTO MANGUEL



“C'est un recueil passionnant et joyeux. Voilà un livre qui m'a épaté.”

François Busnel, France 5 « *La Grande Librairie* »

“Une telle excursion offre relief et profondeur, confère poésie autant qu'espièglerie, sous la plume d'un érudit de première.”

Antoine Perraud, *La Croix*

ACTES SUD